

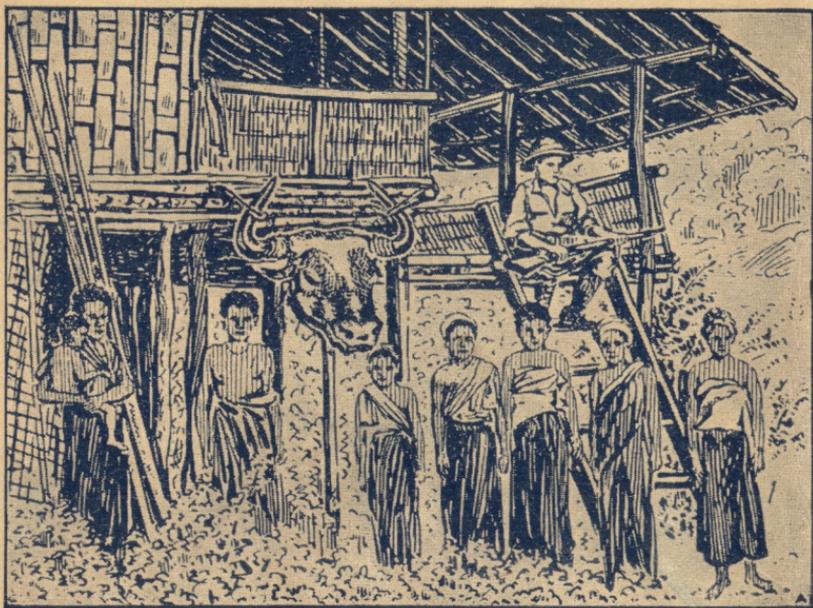
GUY CHEMINAUD

LES BÊTES SAUVAGES DE L'INDOCHINE

MES CHASSES AU LAOS

PRÉFACE DE PAUL MÉGNIN

DIRECTEUR DE LA REVUE CYNÉGÉTIQUE ET CANINE L'ÉLEVEUR



26 dessins d'Ernest Schratz et 30 photographies de l'auteur

GUY CHEMINAUD

LES BÊTES SAUVAGES DE L'INDOCHINE

MES CHASSES AU LAOS

Avec 26 dessins d'Ernest Schratz
et 30 photographies de l'auteur

PRÉFACE DE PAUL MÉGNIN

Directeur de la Revue Cynégétique et Canine *L'Éleveur*



PAYOT, PARIS

106, Boulevard St-Germain

1939

Tous droits réservés

PREFACE

Ivan Tourgueneff a fait paraître au siècle dernier des « Récits d'un Chasseur » qui obtinrent un rare succès et eurent de nombreuses éditions dans toutes les langues.

Mon excellent collaborateur depuis plusieurs années, M. Guy Cheminaud aurait pu, lui aussi, prendre ce titre « Récits d'un Chasseur », titre peut-être un peu banal et qui autorise les... galéjades, les histoires, les habâleries que se permettent trop de chasseurs écrivains.

Mais le lecteur qui est chasseur sait reconnaître si l'écrivain a réellement vécu les journées et les aventures de chasse qu'il décrit.

Guy Cheminaud n'est pas un chasseur conteur, c'est simplement un chasseur, qui fut pris d'une passion dont il devint en quelque sorte l'esclave pendant les vingt-sept ans qu'il vécut dans la presqu'île indochinoise qu'il parcourut du nord au sud, de l'est à l'ouest.

On peut partager les chasseurs coloniaux en diverses catégories : les chasseurs métropolitains qui vont en déplacement cynégétique à la conquête de trophées, d'émotions qu'ils ne sauraient éprouver dans nos chasses de France ou même d'Europe, les professionnels qui ont fait de la chasse un métier, les savants pour lesquels la capture des animaux rares est un sujet d'études, les fonctionnaires ou militaires, commerçants et industriels envoyés ou établis dans les colonies et pour lesquels la chasse est une distraction et un délassement, souvent

même une nécessité impérieuse, lorsque loin de tout centre d'approvisionnement il faut se ravitailler.

Guy Cheminaud appartient, lui, à cette dernière catégorie : il fut le « chasseur rustique colonial » profitant de tous ses instants de loisirs pour se livrer à son plaisir : la chasse.

Ses journées de chasses, il les a vécues, il en a noté tous les incidents et les accidents, et le soir, malgré les fatigues — qui laissent loin derrière celles que nous éprouvons après une chasse au perdreau ou au lièvre dans nos plaines de l'Île de France — il prenait des notes, rédigeait son journal de marche et de chasses, notes qu'il complétait dès qu'il en avait le loisir par des observations d'histoire naturelle.

Dès le premier chapitre de Mes chasses au Laos, vous serez saisi, empoigné, vous vivrez avec l'auteur la narration écrite simplement — comme on écrit ce qui est vrai — de la recherche, de la poursuite, de la capture de ce monde-gibier qui peuple notre colonie indochinoise.

Ces récits réels de chasse, en apportant une importante contribution à la littérature cynégétique coloniale, seront instructifs pour les chasseurs coloniaux ou métropolitains et ajouteront une pierre de taille au monument élevé à la gloire de notre Empire colonial.

PAUL MÉGNIN,

Directeur de la Revue cynégétique et canine, *L'Éleveur*.

AVANT-PROPOS

Les chasseurs du monde entier forment entre eux une vaste confrérie qui exige de ses membres l'adresse, le sang-froid, l'endurance, voire même le courage.

Ceux qui appartiennent aux grands domaines tropicaux sont probablement les plus nombreux. Je ne veux pas parler seulement des natifs parmi lesquels on trouve des hommes qui usent encore d'une technique remontant presque dans la nuit des temps préhistoriques, mais surtout des coloniaux proprement dits, c'est-à-dire ceux qui ont quitté leur pays pour travailler et vivre aux colonies. Ces derniers ont aussi une tradition, assurément moins ancienne que les précédents, mais qui, pour certaines colonies, remonte quand même à plusieurs siècles.

Cela peut dater du temps où le génial surintendant Colbert réalisait l'idée, alors nouvelle, d'un « système colonial » au bénéfice de la métropole. Sans déroger, la noblesse put dès lors s'expatrier, commercer et bien entendu chasser. Ce furent les premiers chasseurs coloniaux.

Au contact les uns des autres, natifs et coloniaux créèrent lentement mais sûrement une technique spéciale. C'est ce que l'on appelle communément aujourd'hui les « chasses coloniales ».

A peu de chose près, il en a été de même chez les Anglais et les Hollandais dont la science cynégétique est comparable à la nôtre sans que l'on puisse préciser celle qui est inférieure aux deux autres.

Est-ce à dire que d'autres peuples d'Occident sont moins chasseurs coloniaux ou pas chasseurs coloniaux du tout? A cette question, on peut répondre : oui!

Sans doute y a-t-il des exceptions à toutes les règles et on pourrait citer des noms fameux pris parmi les Allemands et les Américains qui se sont illustrés par leurs exploits. Mais on ne trouve guère parmi eux que des hommes dont les chasses constituaient le plus souvent une profession et

non un sport. Il en est même qui sont des preneurs de bêtes plutôt que des chasseurs. Inclignons-nous en passant devant ce métier de « preneur de bêtes » dont les dangers sont plus élevés que ceux qui résultent de l'approche, de la poursuite et du tir de la part des chasseurs coloniaux.

En France, il s'est formé au cours de ces dernières années une sorte de sous-variété coloniale : celle des chasseurs de la métropole qui, grâce aux moyens rapides de transport que les paquebots modernes et les avions mettent à leur disposition, tâtent incidemment des chasses aussi bien en Afrique qu'en Asie.

Ceux-ci chassent presque toujours avec le concours d'entrepreneurs européens, métis ou natifs spécialisés dans le métier de « guides de chasses », lesquels sont tous des techniciens avisés et même prudents. Cela permet aux semi-coloniaux inexpérimentés de gagner encore plus de temps et leur offre en outre une garantie sérieuse de succès et de sécurité.

Il en est même, parmi ces intermittents des chasses coloniales, qui finissent par acquérir une certaine expérience leur permettant de chasser eux-mêmes divers animaux relativement faciles à trouver ou à approcher. On doit rendre hommage à leur persévérance d'autant qu'il est un barrage qu'ils ne peuvent jamais franchir malgré leur entrain et leur bonne volonté ; c'est l'acclimatement qui ne peut se produire qu'après un séjour prolongé dans les zones tropicales. L'acclimatement est, en effet, nécessaire à qui veut supporter, avec le minimum de risques, les fatigues considérables de la chasse.

N'oublions pas aussi qu'il n'est pas de trop de toute une carrière coloniale, et je veux dire par là de toute une existence de travail passée sous les tropiques, pour acquérir une connaissance suffisante des mœurs d'une pléiade d'animaux à poils, à plumes et à écailles, si l'on veut chasser rationnellement.

Il reste enfin les globe-trotter, tous néophytes, ce qui ne les empêche pas souventes fois de se prendre pour des explorateurs ! On verra dans cet ouvrage la technique de leurs performances coutumières.

L'expression « gibier à écailles », que nous venons d'em-

ployer, appelle une explication détaillée. Elle est inconnue en Occident où l'on n'a pas l'habitude, et pour cause, de chasser les reptiles. Elle n'a même jamais été développée dans les ouvrages de chasses coloniales qui ont paru jusqu'à présent.

Faut-il conclure que le gibier à écailles doit être relégué dans le domaine de l'hérésie cynégétique ? Ce serait là une erreur, car les reptiles rampants, nageants, marchants et volants sont, tout compte fait, aussi intéressants à chasser que les autres animaux. Ils ont même cet avantage fort appréciable, qu'ils sont presque tous comestibles et d'un goût exquis. Je n'en veux pour preuve que les iguaniens dont les zoologistes ont baptisé, avec juste raison, une des espèces du nom bien caractéristique de *iguana delicatissima*.

Mettons donc à part nos petits préjugés contre des animaux injustement calomniés ou méprisés et examinons le côté cynégétique de la question d'autant plus froidement que ces animaux sont eux-mêmes à sang-froid ou presque.

En réalité, il s'agit de bêtes propres, presque inodores, relativement lentes à se mouvoir et pas plus redoutables que les mammifères. Ce sont, après tout, les descendants malheureusement dégénérés des colosses du jurassique qui peuplèrent d'abord notre planète pour faire place ensuite aux mammifères plus mordants et plus rapides. Si les premiers hommes ne les ont pas chassés, c'est parce qu'ils sont venus avec les mammifères en retard dans ce bas monde dont ils sont, d'aucuns l'affirment, le plus bel ornement ! Mais ce n'est pas là une raison pour dédaigner de nos jours ce qu'il en reste.

Seules, les grandes espèces valent la peine d'être chassées et cela, bien entendu, quand les animaux sont adultes car ils restent petits fort longtemps à leur sortie de l'œuf. Ces espèces se rencontrent exclusivement sous les tropiques. La chaleur leur est indispensable, autrement ils disparaîtraient comme ont disparu leurs ancêtres des zones nord et sud avec le refroidissement partiel de la planète. On peut les qualifier de gibier de marais parce qu'ils vivent pour la plupart dans les endroits marécageux, fluviaux et même au bord de la mer. C'est le plus souvent un gibier de hasard qui exige cependant quelque adresse, je dirai même une technique adéquate à leur espèce.

De fait, il est à noter que, contrairement aux mammifères, les reptiles sont plus dangereux par derrière et sur les côtés que par devant. Le mouvement de latéralité de leur queue, qui est toujours fort longue, est si puissant que certains d'entre eux peuvent briser un membre humain. Chez les reptiles, au moins, on comprend l'utilité d'une queue, tandis que chez les mammifères...

Les chasseurs coloniaux dédaignent, pour l'ordinaire, le gibier à écailles qui ne correspond pas à l'atavisme cynégétique que chacun porte plus ou moins en soi. C'est assez compréhensible, car on ne se dépouille pas facilement de son substratum héréditaire. Peut-être ai-je hérité une passion pour les reptiles d'un de mes lointains ancêtres troglodytes, mangeurs de serpents, car j'ai chassé « l'écaille » avec autant d'entrain que « le poil » et « la plume ». J'ai même toujours regretté la disparition des grandes espèces des temps anciens qui atteignaient jusqu'à quarante mètres de long avec le Gigantosaure d'Afrique. Cela ne m'a pas empêché d'ailleurs d'encaisser quelques avatars comme si ces bêtes avaient voulu se venger de mon insistance à leur égard.

La chair de presque tous les reptiles est fraîche, saine, nourrissante et, qui plus est, légère. Elle semble tenir le milieu entre celle du veau et celle du poisson, ou encore ressembler, mais en plus copieux, à la chair de grenouille. Il est difficile d'en expliquer la sapidité. *De gustibus non est disputandum*, n'est-ce pas? Ajoutons seulement qu'il est nécessaire de tuer la bête peu de temps avant sa préparation culinaire. Cette chair ne supporte pas le faisandage, surtout sous les tropiques.

La faune de la péninsule indochinoise et malaise est à peu de chose près la même que celles de la péninsule hindoustannique et des îles de la Malaisie. Les chasses se ressemblent donc, exclusion faite de quelques variantes qui résultent des méthodes employées dans des régions fort éloignées les unes des autres plutôt que des mœurs des animaux. Mais partout les ressources cynégétiques sont considérables. Rares sont les régions où il n'y a rien à chasser d'un bout de l'année à l'autre.

La partie française de la péninsule s'étend sur un quart environ de la superficie totale, soit 740.000 kilomètres carrés.

Elle est aussi riche en gibier que la partie siamoise du centre, la partie nord anglaise de la Birmanie et des Etats Shans et la partie sud, anglaise également, des Straits.

Jusqu'à ces dernières années, les chasseurs qui habitaient les grands centres ne pouvaient, durant les jours ou les périodes de loisirs, entreprendre de grandes opérations que dans la Cochinchine du Nord-Est, l'Annam du Sud et dans le nord du Tonkin. Ces régions étaient seules rapidement accessibles par les routes automobilables et les voies ferrées. C'est pourquoi les ouvrages de chasses qui ont paru jusqu'aux environs de 1930 sont limités à ces contrées que le public non averti imagine parfois être exclusivement privilégiées.

On n'a commencé à pénétrer facilement au cœur du Cambodge que depuis quelques années. Quant au Laos, faute de routes et de voies ferrées, il était bloqué depuis longtemps. Pour se rendre du sud au nord de cette cinquième partie de l'Union indochinoise, il fallait emprunter l'unique voie du Mékong, la « mère des eaux laotiennes ». Un voyage de trois mois, et même plus, était nécessaire.

On ne pouvait donc chasser au Laos que si l'on y habitait. Cela a été mon cas pendant les dix premières années de ma longue carrière coloniale, alors que le premier en date j'exploitais dans la région de Ban Houé Say, à l'intersection des frontières française, siamoise et birmane, des peuplements de teck pour en descendre les troncs par le Mékong laotien et cambodgien et les arroyos cochinchinois jusqu'à Saïgon. Ce travail gigantesque ne s'est pas fait sans obstacles naturels et administratifs.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Le Laos est débloqué par des routes, terminées pour la plupart, qui, du sud et de l'est, permettent d'en atteindre la plus grande partie. La densité du gibier y est tellement élevée que l'on est en droit de conclure à une prépondérance cynégétique imminente.

Le Laos s'étend entre le Cambodge et la Chine sur un millier de kilomètres, et entre l'Annam et le Siam sur une moyenne de 300 kilomètres. L'ensemble donne 240.000 kilomètres carrés.

Le climat y est supportable. C'est, pour l'Européen, le meilleur de toute la péninsule. Les typhons, si fréquents sur la côte d'Annam, ne peuvent s'y propager grâce à l'écran

de la chaîne annamitique parallèle à la mer de Chine. La température la plus élevée y atteint 34° pendant la saison chaude des pluies (mars-sept.), la plus faible 13° pendant la saison sèche (oct.-février), la moyenne étant de 25°.

Les Laotiens qui chassent souvent de père en fils depuis des générations y sont nombreux et toujours disposés à accompagner et même guider leurs confrères européens, si on sait les mettre en confiance et parler un peu la grande langue véhiculaire de la vallée du Mékong : le thaï-lao.

Sur les plateaux montagneux, le chasseur peut s'engager en certains points jusqu'à près de mille mètres d'altitude. Mais il y règne souvent d'épais brouillards malsains qu'il vaut mieux éviter. La faune y est d'ailleurs moins dense. Les grands terrains de chasse sont plutôt situés dans la pénéplaine d'une altitude moyenne de 300 mètres et dans le fond même de la grande artère du Mékong et de ses affluents. Je crois que la partie la plus giboyeuse est située dans le périmètre des chutes de Khône, presque entièrement dépourvu d'agglomérations humaines.

En certains points de la vallée, la chasse tourne parfois au massacre durant la saison des pluies. Les terrains sont inondés et l'on est obligé d'avoir recours aux embarcations pour atteindre les hauts fonds émergés où le gibier pullule dans la végétation, parce qu'il s'y est réfugié en masse. C'est ce qui se produit dans les centaines d'îles dont le large lit du Mékong est parsemé depuis Khong jusqu'à Stung Treng. Chasser là est peu sportif si l'on en abuse, mais le broussard est obligé d'en user pour s'approvisionner.

La saison sèche est plus propice. On peut alors se livrer à toutes les chasses : grandes, moyennes et petites, et ce ne sont pas ces dernières qui sont les moins intéressantes et les plus faciles. Quand les eaux du fleuve et de ses grands affluents baissent, d'innombrables plages, îles, bancs de sable, roches, graviers, émergent progressivement et se recouvrent d'une végétation spontanée. Des oiseaux migrateurs, et même sédentaires, s'y donnent rendez-vous. Chasser là est une bénédiction !

Les plaines peuvent être parcourues en tous sens, et l'accès des forêts est facilité. C'est ainsi que les lits des rivières et des ruisseaux, alors à peu près à sec, forment autant de chemins que l'on peut utiliser pour avancer dans la jungle

sans trop user du coupe-coupe d'abatis. Il n'en faut pas moins s'organiser et s'armer sérieusement si l'on veut s'en prendre aux grands ruminants et aux pachydermes. Un solide calibre 12 et une forte carabine suffisent, car il est bien rare que l'on tire à longue distance. Des armes trop puissantes et trop compliquées sont inutiles. Il serait d'ailleurs difficile, le cas échéant, de se réapprovisionner en munitions.

Malgré tout ce que l'on a pu écrire de dramatique et même de rocambolique sur les grandes chasses coloniales, malgré les vues cinématographiques stupidement truquées de bout en bout que l'on peut voir de temps à autre sur les écrans, ces chasses ne sont pas aussi compliquées que le profane pourrait se le figurer.

Le temps n'est plus cependant où il suffisait de mettre régulièrement une poignée de sel sur le tronc de quelque vieil arbre tombé de son haut, pour attirer un ruminant de la sylvie et le flécher ou le fusiller à courte distance.

Le temps n'est plus où l'on pouvait pénétrer, les mains dans les poches quand on en avait à ses habits, dans une harde d'éléphants, soi-disant sauvages, et les interpellier.

Le temps n'est plus où le rhinocéros, soi-disant irascible, s'en venait sur les étroits sentiers de la forêt à la rencontre involontaire des villageois et s'écartait bien poliment pour les laisser passer.

Le temps n'est plus où il suffisait de s'installer sur le coussin avant d'une auto à côté du chauffeur pour abattre à bout portant quelque animal, parfois de grande taille, qui se laissait, de jour ou de nuit, surprendre sur la route par la vitesse du véhicule.

On a tant et tant tué sans discernement que les bêtes, qui ont sans doute au fond un sale caractère, ne peuvent plus sentir l'homme, chef-d'œuvre de la création, et randonnent maintenant sur des espaces considérables.

Il ne reste plus que le tigre imbécile qui se laisse prendre inlassablement à l'appât infâme d'une charogne rongée par les vers, pour tomber comme un lapin sous la décharge que lui envoie l'homme dissimulé à quelques mètres derrière un solide camouflage et déjà à moitié mort lui-même d'asphyxie convulsive...

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE	5
AVANT-PROPOS	7
I. — LES ÉLÉPHANTS	17
II. — LES RHINOCÉROS	76
III. — LES GAURS	100
IV. — LES BANTINGS	114
V. — LES GAYALS	125
VI. — LE KARABAU SAUVAGE	130
VII. — LES PYTHONS, GIBIER A ÉCAILLES	146
VIII. — LES TAPIRS DITS « A CHABRAQUE »	156
IX. — LES ORCELLES	164
X. — LES GORALS	170
XI. — LES PROCHILES	178
XII. — LES OURS-CHIENS	186
XIII. — LES SANGLIERS	193
XIV. — LES CERFS ABOYEURS OU CERVULES	208
XV. — LES CERFS PLATYCÈRES	216
XVI. — LES CERFS-COCHONS	221
XVII. — LES CROCODILES, GIBIER A ÉCAILLES	225
POSTFACE	237

TABLE DES GRAVURES

DANS LE TEXTE :

Le mastodonte	21
Dinotherium indicum	25
Éléphant de guerre siamois du XVIII ^e siècle	29
En Annam, on dressait les éléphants pour la guerre	33
Le pauvre vieux peut encore boire... ..	36
Cet appendice dactyliforme se paralyse le premier	40
Les vrais cimetières d'éléphants	44
C'est alors que déboucha une harde de cinq éléphants	57
Quand ils sont revenus à la vie!	73
Il lui enfongait sa lance... ..	81
Rhinocéros unicomne de l'Inde	85
Il avait les pieds de devant sur la berge... ..	93
Type rare de croisement gaur-banting	102
Nous nous effacions pour éviter la charge... ..	109
Le banting d'Indochine	117
Un beau massacre de banting	121
Taureau gayal	127
Karabau et son inévitable buphage	133
Le python nous voyait venir	153
Marché de Bassac	157
Tapir de l'Inde ou rhinochère	161
Orcelle	165
Goral du Laos	173
Au pied d'un arbre à melons	181
Les bois du platycère sont minces et très écartés	217
J'étais obligé de tirer afin de les déloger	229

HORS TEXTE :

Palais de l'éléphant blanc à Pnom Penh	48
L'éléphant blanc (d'après une ancienne estampe bouddhique hinayâna)	48
Il lui fit peindre son nom en caractères occidentaux pour lui faire passer le goût de ce vagabondage intempestif	49
Éléphants-tanks de guerre il y a quelque 800 ans.. (d'après un bas-relief des ruines d'Angkor)	64
On tire le « rogue » au cerveau	65

Deux mois après sa capture, l'éléphant de gauche travaillait comme un ancien	65
Les Khas armés de leur arbalète, de leur lance et de leur hache...	96
L'éléphant de droite tendit sa trompe dans notre direction... ..	97
Mammouth de Sibérie, tel qu'il a été trouvé à Berezowska d'après Pfizenmayer), monté aujourd'hui au Musée de Leningrad	97
Un de mes éléphants nous transporta sur le terrain de chasse des rhinocéros	112
Jarres préhistoriques au Laos	112
Bœuf porteur (Haut-Laos)	113
Chasseur et pisteur khas	113
Taureau domestique issu d'une femelle zébu et d'un gayal	144
Le gayal	144
Karabaus sauvages ou domestiques (environ 1.000 kilogs)	145
Bufflesse domestique arni (environ 500 kilogs)	145
Rhinocère ou tapir à schabracke	160
On coucha dans un abri sous roche... ..	160
Ours-sanglier ou prochile	161
Chasseur kha projetant sa lance	161
Ours-chien, variété de l'ours du Pamir	192
Les sangliers ravagent les champs de maïs... ..	192
Sanglier des régions khas, métissé de porc domestique	193
Cerf-aboyeur, Haut-Laos (<i>fane haye</i>)	193
Partie d'un radeau de tecks	208
Brouette chinoise en usage au Siam	208
Il lui avait chatouillé les narines et les yeux... ..	209

CHAPITRE PREMIER

LES ELEPHANTS

C'est au contact de ces pachydermes que je débutai à la fin du siècle dernier dans l'exploitation forestière des peuplements naturels de tecks qui existaient alors dans les immenses et souvent impénétrables forêts du Haut-Laos siamois et français. Ces bois étaient ensuite flottés sur le Mékong, en vrac ou en plateaux de quelques troncs, suivant les biefs traversés, puis, par radeaux immenses pour aboutir finalement en Cochinchine. Entre le moment où l'on cerclait les tecks en forêt et celui où ils arrivaient aux scieries de Saïgon, il s'écoulait quatre années. Le cerclage consiste dans une incision à la hache de 10 centimètres de profondeur sur 20 centimètres de largeur autour de l'arbre et à un mètre en moyenne au-dessus du sol. Le teck meurt en 48 heures et le bois sèche sur pied. On l'abat un an plus tard pour le transformer en un tronc qui séchera horizontalement pendant une deuxième année. Après quoi seulement le tronc flotte sur l'eau, sa densité étant d'environ 830.

Jusqu'à ce qu'ils flottent pour la première fois sur le Mékong ou l'un de ses affluents, ces troncs de bois, dont certains pesaient quatre tonnes, étaient tournés, poussés, tirés par les éléphants dressés à ces manipulations sous les ordres de leur cornac. Sans ces animaux, les exploitations forestières dans ces régions éloignées eussent été impossibles.

Il en est, paraît-il, autrement aujourd'hui. Les peuplements naturels de tecks sont épuisés. On n'exploite que

CHAPITRE II

LES RHINOCEROS

Les deux espèces de rhinocéros, dont quelques rares spécimens existent peut-être encore dans la péninsule indochinoise et malaise, sont les survivants de cette famille de mammifères périssodactyles, si communs aux époques tertiaire et quaternaire.

Ils ne sont, ou du moins ils n'étaient, pas plus difficiles à chasser que les autres grands animaux sauvages. Ils produisent seulement une impression déconcertante lorsqu'on se trouve pour la première fois en leur présence dans le sombre décor fantasmagorique de l'épaisse forêt tropicale où ils gîtent.

Que n'a-t-on pas dit et écrit sur ces animaux depuis les temps les plus anciens?

N'est-ce pas Photius qui nous révèle dans son *Myriobiblia* que le grand voyageur grec, Ctésias, décrivait le rhinocéros unicorne d'Asie comme un énorme taureau qui ne possédait qu'une corne sur le milieu de la tête? On le chassait pour lui ravir cette corne dont on faisait des coupes. Ceux qui buvaient dans ce récipient étaient sûrs de ne jamais avoir de crises épileptiques!

Il faut croire que ceux qui se mêlent aujourd'hui d'écrire sur le rhinocéros, sans jamais l'avoir vu dans son domaine, n'ont pas bu dans la corne de l'animal, car les monographies qu'ils en donnent sont plus épileptiques encore que celles d'autrefois!

Une revue illustrée décrivait, il y a quelques années, le rhinocéros d'Asie sous l'aspect d'un terrifiant animal apocalyptique, doué d'un caractère irascible qui, tel un tank de combat en action, fracasse à l'attaque tout ce qui se dresse sur son passage. Le chasseur malheureux est broyé par cette charpente blindée, invulnérable aux projectiles, s'il n'a pu loger sa balle dans l'œil du monstre, au premier coup!... A l'appui de ce tableau abracadabrant, le journal reproduisait une magnifique photographie d'un rhinocéros d'Asie bouchonné comme un cheval de course.

Comme il doit être commode de viser l'œil chassieux et en trou de vrille, le plus souvent à moitié fermé, d'un monstre couvert de boue dont on distingue à peine la tête de la queue, quand il émerge de la fange, au fin fond d'une forêt inextricable où il fait quasiment nuit! Car, dans les régions où il en restait encore il y a une quarantaine d'années, les rhinocéros ne se promenaient plus à découvert, ils avaient trop peur des chasseurs pourvus aujourd'hui d'armes bruyantes.

La vérité sur le rhinocéros est toute autre.

L'animal est doux, paisible, inoffensif et doué de ce défaut, ou, si l'on veut, de cette qualité si répandue dans le monde animal tout comme chez les humains : la curiosité. Il prend la fuite en ligne droite si on l'effraye. Il n'attaque pas sans raison.

Evidemment, on ne peut prétendre chasser ces énormes pachydermes avec des balles rondes à faible vitesse. Mais la bonne vieille carabine Winchester du début de ce siècle suffisait largement pour traverser cette cuirasse soi-disant invulnérable. Les balles des fusils modernes les traverseraient aujourd'hui de part en part.

Les chasseurs professionnels siamois et laotiens, chasseurs de père en fils depuis de nombreuses générations, utilisent, comme nous, les armes à feu, ordinairement

américaines. Cependant, pour le rhinocéros, ils préféreraient, il y a une centaine d'années, l'emploi de l'arbalète à flèches empoisonnées à la strophante et même, plus simplement, la lance.

La flèche avait toujours une force suffisante pour percer le cuir et atteindre légèrement la chair. La bête mourait vingt heures après, tout comme l'éléphant. On ne peut s'en étonner, quand on sait le résultat inévitable de ce poison et qu'une flèche bien « balancée » traverse, à vingt mètres de distance, une planche de teck de deux centimètres d'épaisseur. Or, la partie la plus épaisse de la peau du rhinocéros d'Asie dépasse à peine deux centimètres et elle n'est pas plus dure que du bois. Je m'empresse d'ajouter que ces chasseurs tiraient toujours par derrière, dans la partie interfessière où le cuir est moins épais. Il ne fallait d'ailleurs pas blesser l'animal qui aurait alors fui sans que le chasseur puisse le suivre, mais seulement le piquer. La bête se contentait le plus souvent de grogner et de changer de place, sans s'émouvoir de si peu de chose. Se piquer aux ronces, aux épines des arbres, est monnaie courante pour les animaux de la forêt.

La tactique de la chasse à la lance était tout autre. Le chasseur, dévêtu, pour ne pas risquer de s'accrocher aux ronces, se présentait de face sur le sentier que suit toujours le rhinocéros pour se rendre de sa bauge au gagnage. Il choisissait un endroit aussi dégagé que possible à droite ou à gauche et attendait de pied ferme le passage du monstre dans un sens ou dans l'autre.

Puisqu'on ne le molestait pas et qu'on ne lui faisait pas peur, le pacifique animal n'avait pas même l'idée de prendre le galop et de renverser le chasseur qui était sur son passage. Il branlait la tête de haut en bas, reniflait et continuait son chemin, car il lui est très difficile d'obliquer brusquement et encore plus de faire un tête à

queue malgré les charnières de sa peau mi-cuirassée.

Le chasseur ne lui laissait d'ailleurs pas le temps d'aller plus loin. Il profitait du moment où le monstre stupide grognait la gueule entr'ouverte pour lui enfoncer vigoureusement sa lance hameçonnée et quelquefois empoisonnée dans la gorge. Il la lâchait aussitôt, bien entendu, et faisait un bond de côté. Si la lance était heureusement appliquée, elle pouvait pénétrer jusqu'aux poumons et la bête mourait rapidement. Cependant, ce n'était pas là une condition indispensable. La lance moins profondément enfoncée, la bête, qui ne pouvait s'en débarrasser, mourait quand même. Horriblement blessée, elle ne chargeait jamais. Elle reculait, au contraire, car l'extrémité opposée et pointue de la lance prenait, par son seul poids, appui sur le sol et le fer pénétrait davantage dans la gorge si l'animal avait le malheur d'esquisser le moindre mouvement en avant. Le rhinocéros ne tardait pas à se rouler sur place en proie à des souffrances terribles et en poussant, cette fois, des hurlements retentissants. Puis il agonisait en expectorant du sang à pleine gueule.

C'est là une scène de chasse que je rapporte ici telle que me l'ont décrite des chasseurs laotiens qui la tenaient de leurs ancêtres par tradition de famille. Je la tiens pour rigoureusement exacte. Un de mes trappeurs m'affirma que son arrière-grand-père avait tué de la sorte, dans sa vie, cinq rhinocéros sur sept qu'il avait découverts. Il n'avait jamais eu d'accident. Des deux insuccès, l'un résultait d'un manque de visibilité qui lui avait fait rater la gueule du monstre; celui-ci, blessé au nez, s'était enfui droit devant lui en brisant tout sur son passage. Pour l'autre, le chasseur s'aperçut à temps que l'animal était dépourvu de corne; il le laissa passer...

Cette science particulière de la chasse aux rhinocéros est, je crois, inconnue. Qui l'aurait révélée? Les chasseurs

de race blanche ne s'éloignent jamais beaucoup des grands centres où ils habitent. Ceux qui ont vécu longtemps dans les régions très éloignées du Laos français et siamois sont rares et ne parlent pas, le plus souvent, la langue du pays. C'est pourtant là une condition indispensable si l'on veut se livrer aux grandes chasses en compagnie de confrères indigènes et entamer avec eux ces longues causeries cynégétiques pleines d'enseignement pour le chasseur blanc.

L'âme des chasseurs coloniaux, qu'ils soient de race blanche ou de race jaune, est la même, et j'étais pleinement d'accord avec les Laotiens quand ils précisaient que, pour faire un bon chasseur exotique, il faut avant tout connaître les mœurs de toutes les espèces d'animaux, j'allais écrire l'âme des bêtes...

Bon gré, mal gré — et je m'exprime ainsi parce que je n'ignore pas qu'il est de bon ton chez certains confrères, un peu trop satisfaits d'eux-mêmes, de mépriser les chasseurs indigènes — bon gré, mal gré, dis-je, on est bien obligé de croire en la technique des Siamois et des Laotiens, puisque ce sont eux, et eux seuls, qui ont abattu presque tous les rhinocéros de la péninsule indochinoise.

Les Occidentaux, pour cette fois, ne sont pas responsables de la disparition de ces animaux.

On a bien parlé d'épizooties spéciales à l'espèce. Mais laquelle? Qui a contrôlé des faits qui remontent à plusieurs siècles? C'est là une hypothèse qui ne repose sur rien, alors que les *Annales de Siam* permettent de suivre cette disparition de l'espèce à travers le temps. Il suffit de les lire.

Dans quel but les Siamois et les Laotiens chassaient-ils encore les rhinocéros avec tant d'ardeur à la fin du siècle dernier? C'était avant tout pour en décrocher la corne dont la valeur représentait une fortune.

Une belle corne de rhinocéros valait au moins 2.000

tics, ce qui représentait alors plus de 3.000 francs-or. Et le prix de la vie pour un indigène était de 25 francs par mois au maximum.

La capture d'un jeune rhinocéros vivant pouvait quin-



IL LUI ENFONÇAIT SA LANCE...

tupler cette somme. A ce butin, enfin, venait s'ajouter une venaison copieuse et de premier choix. Les chasseurs la découpaient, la fumaient sur place et l'emportaient avec la peau dont la valeur commerciale n'était pas à dédaigner.

Les acheteurs de cornes ne manquaient pas. Les Chinois, nombreux au Siam, les exportaient dans leur pays

quand elles n'avaient pas été accaparées par la consommation locale. Cette consommation était d'ordre purement pharmaceutique. La poudre de corne râpée entre, en effet, dans une foule de préparations toutes plus merveilleuses les unes que les autres.

D'après les *Annales de Siam*, les ambassadeurs du roi qui vinrent à Versailles au xvii^e siècle offrirent à Louis XIV, de la part de leur souverain, cinq cornes de rhinocéros cerclées d'or. On ne dit pas, de notre côté, si Louis XIV usa de cette panacée.

Ces mêmes *Annales* nous apprennent que l'on exportait 1.000 cornes par an au xvii^e siècle; 500 au xviii^e et qu'en 1835, ce chiffre était tombé à 60 cornes et 100 peaux. Les statistiques sont muettes à la fin du siècle dernier. Sans doute les chasses suffisaient à peine à l'approvisionnement du pays.

Si l'on ajoute à cette exportation du Siam celle de la Birmanie qui était importante, et celle de la Cochinchine qui l'était moins, il n'est pas exagéré de supposer que l'on a tué, entre les xvi^e et xix^e siècles, trente mille rhinocéros. C'est plus qu'il n'en faut pour anéantir une espèce déjà peu prolifique. N'oublions pas non plus que les rhinocéros n'ont pas toujours une corne. Il leur arrive parfois de la perdre et d'attendre philosophiquement qu'il leur en pousse une deuxième. D'autres, enfin, n'en ont pas du tout. On tuait donc plus de rhinocéros que l'on ne râpait de cornes.

Francis Garnier, dans le récit de son voyage sur le Haut-Mékong, en 1866, raconte qu'il se trouva soudain, un jour, en présence d'un rhinocéros solitaire. « Je ne songeai pas, conclut Francis Garnier à poursuivre « le timide et inoffensif pachyderme. »

Le D^r Morice qui, vers la même époque, fit un voyage dans la Cochinchine du Nord, raconte que son compagnon et lui tuèrent à courte distance un rhinocéros

qui s'en venait paisiblement à leur rencontre sur la route...

Je cite ces deux faits parce qu'ils résument bien l'impression que produit le rhinocéros dans ces cas de rencontre. Celui-ci regarde curieusement l'homme qui vient et continue son chemin. Les Laotiens ont une expression qui, mot à mot, se traduit comme suit : « Cet animal, n'est pas méchant, quand on l'attaque, il f... le camp. »

J'ai habité pendant un an, en 1902, la petite ville de Xiéng Sèn, à côté de l'ancienne cité déchue à l'extrême nord-est du Siam. Le *Tiaou-Muong* de la province me confirma maintes fois que tout ce qui pouvait rester en Extrême-Orient de rhinocéros vers la fin du siècle dernier, s'était pour ainsi dire réfugié dans le nord du Siam, relativement peu peuplé. Les événements qui suivirent me prouvèrent qu'il en restait encore au moins un couple en 1902. On en verra plus loin la chasse au cours de laquelle le *Tiaou-Muong* et moi nous réussîmes à abattre le mâle.

J'ai quitté cette région en 1903 et n'y suis plus retourné. J'ignore donc si l'on en a chassé depuis cette époque. Je sais seulement par la lecture de *The Bangkok Times* du 22 octobre 1938 que le Jardin zoologique de Bangkok offrait depuis longtemps une prime de 10.000 ticaux (120.000 francs) à qui capturerait un rhinocéros vivant et que des Laotiens du nord ont enfin réussi à capturer un jeune sujet qui a été envoyé dans la capitale. Il a deux mètres de long, un mètre de haut et ne possède pas encore de corne. Il est âgé, croit-on, d'une dizaine d'années.

La péninsule indochinoise a connu de grands chasseurs coloniaux. Elle en connaît encore aujourd'hui, assurément. Les moins grands ne sont pas du côté français. Trois ou quatre seulement de ces derniers ont publié leurs souvenirs de chasse qui se rapportent tous à la

faune du sud-est indochinois, où les rhinocéros étaient encore plus rares qu'ailleurs. Aussi leurs récits sont-ils, sur ce point, assez brefs. Ils parlent du rhinocéros comme d'un animal farouche et hargneux qui charge.

Quelles sont donc les vraies mœurs de l'unicorne ?

Tous ceux qui ont eu à s'occuper de l'animal en captivité, dans les jardins zoologiques, sont d'accord pour dire qu'il a un caractère accommodant. Et l'on sait pourtant si le résultat le plus clair de la captivité est de rendre plus ou moins fous tous les animaux. L'homme lui-même n'échappe pas à cette règle.

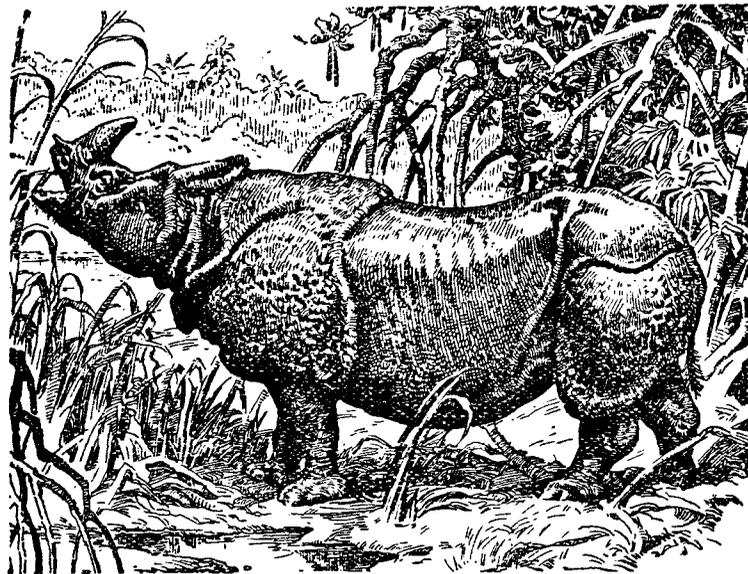
Les Laotiens faisaient combattre autrefois deux mâles entre eux. C'était toute une affaire pour les exciter. Ces pacifiques animaux refusaient le combat. Mais la douceur évangélique humaine veillait. Alors on badigeonnait l'un d'eux à l'indigo et l'autre au rouge sang. Il paraît que cette différence de couleur les décidait enfin. L'un des deux finissait par tuer son adversaire en lui enfonçant sa corne sous la gorge.

Il reste cette littérature dont j'ai parlé plus haut et qui finit par faire douter de ce que l'on sait soi-même. J'ai entendu comparer les mœurs du rhinocéros à celles du tricératops de l'époque crétacée ! Que peut-on bien savoir des mœurs de cet animal antédiluvien, alors que l'on n'est même pas d'accord sur celles du rhinocéros de nos jours ?

Ces pachydermes ne m'ont laissé que de rares souvenirs. J'ai trouvé, une fois, une bauge qui avait été abandonnée la veille par un solitaire ; un jour plus tôt, et j'eusse peut-être abattu l'animal. Enfin, dix années de ma vie écoulées en pleine forêt m'ont permis de quêter deux fois l'animal sur des empreintes très nettes, sans que j'aie pu, hélas ! le rejoindre.

Une autre fois, j'étais installé au bord d'une clairière sur un arbre arrangé en mirador. J'attendais là, depuis

plus de trois heures, l'approche d'un tigre appâté avec un cerf sambar plus que faisandé. A moins de trente mètres derrière moi, dans la forêt bordant une clairière, j'entendis tout à coup le lourd galop d'un troupeau qui brisait tout sur son passage. C'était là du moins ce que



RHINOCÉROS UNICORNE DE L'INDE

j'imaginai. Je quittai mon affût où je commençais d'ailleurs à être incommodé par l'odeur de pourriture du cerf et à perdre patience pour essayer de déchiffrer les empreintes de ce passage en trombe. Celles-ci étaient nettes. Il s'agissait de deux rhinocéros qui, pour des raisons inconnues, défilaient de la sorte.

De retour au campement forestier dont j'étais relativement peu éloigné, je mis mes trappeurs au courant de l'incident. On visita tous les fonds marécageux avoisinants, sans succès. Un de mes hommes retrouva cepen-

dant la piste à plus de six kilomètres de là et la suivit pendant un jour entier, puis il l'abandonna. On n'insista pas cette fois, les circonstances ne pouvaient le permettre.

Voici quels sont, maintenant, les caractères principaux de ce grand rhinocéros unicolore.

La taille minimum de l'adulte est d'au moins trois mètres du bout du museau à la naissance de la queue.

Celle-ci a environ cinquante centimètres. Pour cette taille, la hauteur prise à la croupe, qui est plus haute que le garrot, est de un mètre quatre-vingt et le périmètre mesure, à la hauteur du ventre, trois mètres cinquante. Le poids peut être évalué à deux tonnes.

Les jambes sont massives et courtes, terminées par des pieds à trois sabots détachés les uns des autres et allongés de haut en bas. Aussi les empreintes de l'animal sont-elles facilement lisibles.

Du point de vue humain habitué à d'autres types d'animaux, la tête boueuse du rhinocéros apparaît hideuse. La gueule est grande et armée de dents tranchantes. La langue est longue, la lèvre supérieure pendante et protractrice, les narines larges, basses et écartées, les yeux petits, encastrés, chassieux, difficiles à distinguer. L'animal est à moitié aveugle. Il a peine à voir devant lui et il est très probable qu'il ne se rend jamais bien compte de ce qui se passe sur ses côtés. L'étendue de sa vision est pour le moins limitée. Dans sa course, il ne doit distinguer que les gros obstacles. Les oreilles sont longues, évasées, aux bords déchiquetés par la végétation. La corne est plantée au bout du museau, et sa circonférence à la base équivaut à peu près à sa longueur qui atteint une moyenne de trente centimètres. Cette corne n'est pas implantée dans le squelette mais seulement dans le cuir qui prend appui sur l'os du maxillaire. Elle est relativement mobile et se déplace quand l'animal la frotte aux

gros troncs d'arbres pour l'appointir. L'extrémité n'est pas toujours rigoureusement pointue.

La peau, qui semble trop grande pour la surface du corps, glisse sur des tissus cellulaires sous-cutanés. Elle est indurée et divisée en des sortes de plaques soudées les unes aux autres aux jointures, par une peau plus molle. C'est cette armure qui permet au rhinocéros de mépriser les attaques des félins. Quel animal se hasarderait contre un tel mastodonte? Cette peau est noire ou gris-noire, mais on ne la voit pour ainsi dire pas, couverte qu'elle est le plus souvent par de la boue collante, agglutinante, surtout sur les cuisses. Nos bœufs domestiques, mal entretenus, peuvent en donner une faible idée. L'aspect du rhinocéros dans sa forêt est tout à fait différent de celui du rhinocéros de Jardin zoologique qui, à côté, à l'air d'être doré sur tranches.

On ne peut assigner un habitat particulier à ces animaux. Leur humeur est trop vagabonde. Les unicornes évoluent, ou du moins évoluaient, depuis l'ouest de l'Inde jusqu'au sud de l'Indochine à travers des milliers de kilomètres. Ce qui peut en rester aujourd'hui doit être cantonné dans le sud des Etats Shans, le nord du Siam et le nord du Luang Prabang.

Les Siamois disent que la femelle porte vingt-cinq mois lunaires et ne met bas qu'un seul petit, trois ou quatre fois au plus dans sa vie. Ils ne sont pas précisément d'accord avec les naturalistes d'Occident qui parlent, si je ne m'abuse, de cinq cent quarante jours. La durée de la vie atteindrait facilement un siècle. Il est à noter, enfin, que les mamelles fort dodues de la femelle sont situées entre les pattes de devant.

Nous avons vu la richesse qu'apporte aux chasseurs indigènes la possession d'une corne. C'est l'unique raison pour laquelle ces derniers, même quand ils sont liés d'amitié avec des confrères d'Occident, gardent pour eux

seuls le secret d'une chasse possible. Ils ne veulent pas risquer le partage du trophée avec qui que ce soit.

Il fallut des circonstances inattendues pour que, l'occasion se présentant, je puisse, enfin, participer à une de ces rares chasses.

A Xiéng Sèn, j'entretenais d'excellentes relations avec le Tiaou-Muong, dont j'ai déjà parlé. Celui-ci avait beaucoup admiré ma carabine Winchester, arme fort en vogue à cette époque. Aussi en avait-il fait venir une du même modèle de Bangkok. Comme l'arme était fortement graissée, il la donna à nettoyer à un de ses serviteurs qui glissa une cartouche dans le canon pour se rendre compte du mécanisme. Le coup partit si malencontreusement que la balle traversa l'avant-bras d'un enfant de dix ans qui jouait près de là.

Je soignai le blessé avec succès. Après la guérison, le Tiaou-Muong s'en vint me remercier en me disant que j'avais sauvé la vie à l'enfant; après quoi il me confia qu'il ne pourrait jamais chasser avec une arme dont la première balle avait été si malheureuse, et que cela était d'autant plus regrettable qu'il connaissait le gîte si rare d'un couple de rhinocéros. Il me demanda enfin d'échanger sa carabine contre la mienne. J'acceptai à condition de participer à la chasse des rhinocéros en spécifiant bien que j'abandonnais à l'avance ma part de droit sur les cornes.

L'accord fut conclu sur cette base et on organisa la chasse.

On était au mois de février, c'est-à-dire à la fin de la saison froide et sèche. Un trappeur à mon service partit sur les lieux avec le quêteur du Tiaou-Muong qui avait signalé les animaux. Leur mission était d'étudier les approches du gîte. Ils partirent par le fleuve et revinrent deux jours plus tard à travers la forêt.

Le gîte était situé à une vingtaine de kilomètres de là, non loin du Mékok, affluent de droite du Mékong, dans la bouche d'une petite rivière à sec où restaient quelques trous d'eau. Un des bords était en pente douce, l'autre à pic et peu élevé. C'est sur ce dernier bord que nous devions approcher. Les deux hommes ajoutaient, enfin, que la forêt était, à cet endroit, presque inextricable et très obscure et qu'il ne fallait pas perdre de temps, car avec les premières pluies imminentes, les deux rhinocéros s'éloigneraient de la rivière qui reprendrait vite son cours.

On décida de partir dès le lendemain, par terre, et de revenir par eau. Un des meilleurs éléphants qui travaillaient dans mes exploitations forestières, fut préparé pour ce départ. L'un des deux trappeurs devait nous accompagner, l'autre convoyer une pirogue jusque sur le Mékok en un endroit assez rapproché du terrain de chasse.

Ainsi organisés, nous partîmes le lendemain avant le lever du jour. Vers onze heures, on s'arrêta dans une clairière où l'éléphant devait rester sous la garde de son cornac jusqu'aux premiers coups de fusil. On se restaura et l'on but chacun une rasade de whisky sec. Après quoi, nous nous enfonçâmes tous trois dans la forêt.

J'avais de la peine à m'habituer à la demi-obscurité. Bientôt, le lit à sec de la rivière apparut. Celle-ci formait une double boucle en S. Le trappeur traversa seul la boucle du bas pour sonder le terrain de chasse. Une heure plus tard, il était de retour et nous dit que les deux rhinocéros venaient de rentrer dans leur bauge où ils ventrouillaient en grognant de satisfaction. « Nous ne pouvions cependant, concluait-il, tirer de ce côté élevé de la berge, à cause du vent qui, bien que faible, pouvait, avec l'odeur occidentale forte du « Monsieur » (et il me désignait aimablement) donner l'éveil aux animaux! »

Il fallait arriver par l'autre côté : la berge en pente douce d'accès très enchevêtré.

On contourna donc la boucle inférieure de l'S pour arriver en face et à distance du retrait formé par la boucle supérieure. Le vent était, en effet, favorable, encore que, sous bois, on ne le sentait même pas. Mais le transport des effluves est subtil et les rhinocéros ont l'odorat fin...

Bientôt on ne tarda pas à distinguer la grande cuvette que formait la boucle de la rivière. Les pachydermes étaient dans le fond, à une distance de deux cents mètres. On prêta l'oreille, aucun bruit. Il fallait avancer. Le trappeur resta sur place accroupi et, le Tiaou-Muong et moi, nous avançâmes pliés en deux, pas à pas, en évitant les moindres obstacles.

Cent mètres restaient à parcourir et on n'entendait toujours pas la moindre manifestation de la part des rhinocéros. Le trappeur nous avait indiqué comme but deux arbres énormes situés à environ quinze mètres l'un de l'autre et situés tout près du bord même de la rivière, dans un enchevêtrement de palmiers et de sortes de pandanus. De là seulement on pouvait voir le fond boueux de la dépression.

Eloignés maintenant l'un de l'autre d'une dizaine de mètres, le Tiaou-Muong et moi nous rampions à plat ventre dans l'humus humide de la forêt, chacun vers son arbre. Le couteau entre les dents, il nous fallait couper à chaque instant les branches des arbustes, les lianes épineuses qui s'accrochaient à nos vêtements. cependant serrés sur le corps. Nous approchions sous une espèce de demi-tunnel végétal que nous faisons nous-mêmes. Une demi-heure nous fut nécessaire pour achever ce court chemin et je n'avais, pour ma part, entendu d'autre bruit que celui de mon léger glissement.

Le Tiaou-Muong, arrivé le premier auprès de son

arbre, se redressa et me montra d'un geste une direction qui correspondait à peu près au côté opposé à mon arbre. Dressé à mon tour, je jetai un coup d'œil. Une masse boueuse, indéfinissable, de laquelle jaillissait une corne, était là, à vingt mètres, inerte, de trois-quarts, la tête tournée vers la berge opposée.

Cette immobilité m'intriguait. Un léger ronronnement, une sorte de ronflement, m'éclaira. Notre rhinocéros dormait! Ma stupéfaction fut profonde. J'avais imaginé à l'avance une scène autrement palpitante. Une sorte de fureur contenue s'empara de moi. Ainsi donc, après avoir pris tant de peines pour ne pas être entendu, je me trouvais en présence d'un animal qui ronflait! Et j'avais la peau des mains, des genoux et de la figure en sang à cause de lui! Toutes ces pensées se succédaient, bien entendu, à une vitesse autre que celle qui m'est nécessaire aujourd'hui pour les écrire.

Un coup d'œil vers le Tiaou-Muong me montra qu'il épaulait dans la direction de l'animal. J'en fis autant. Deux coups de feu se succédèrent. La masse de boue se souleva et se mit à gravir la berge opposée, nous offrant son arrière-train.

A ce moment précis, le second rhinocéros, que nous n'avions pu voir à cause de la végétation qui le cachait, se réveilla, s'ébranla et se dirigea vers moi dans le lit de la rivière, parce que c'était là à peu près l'orientation de son corps.

Mon humeur du moment était décidément exécration. La pensée me vint de prendre mon fusil par le canon et de lui asséner un coup de crosse sur le museau. La raison l'emporta aussitôt sur ma puérile et fugitive pensée, et je ne bougeai pas. L'animal passa à cinq mètres de moi, sur la berge à sec, laissant derrière lui une traînée épaisse de boue, et pénétra à toute allure avec un fracas inconcevable dans la sous-végétation de la forêt.

Il avait été convenu qu'on ne tirerait le deuxième rhinocéros que si le premier était tué sur le coup ou disparaissait rapidement. Je laissai donc le fuyard s'éloigner et reportai instantanément mon attention sur l'autre.

Une deuxième balle du Tiaou-Muong atteignit si bien notre victime qu'elle lui brisa les reins. Le rhinocéros, qui avait déjà les pattes de devant sur la berge et celles de derrière sur de grosses racines que les hautes eaux précédentes avaient déchaussées, pivota sur le côté et resta accroché par un pied qui était engagé dans une racine en forme d'anneau. Il poussait d'horribles grognements en se débattant. La boue jaillissait jusque sur moi. J'en étais éclaboussé.

J'envoyai à mon tour une seconde balle dans le cou. La bête s'effondra, restant suspendue par le pied à sa racine, la tête en bas, plongée dans la boue liquide qui bouillonnait sous l'effet des derniers spasmes. Elle mourait, asphyxiée d'abord. C'était de plus en plus vexant pour des chasseurs...

Ma hargne finit cependant par se calmer. Comme tout Asiatique qui se respecte, et ils se respectent tous au moins à ce point de vue, le Tiaou-Muong était impassible. Nous avions devant nous notre victime morte, avec son poids de deux tonnes, pendue comme à l'échal.

Notre trappeur nous avait rejoints et contemplait notre besogne.

« *Pa tho!* » s'exclama-t-il ébahi, ce que l'on ne peut mieux traduire en bon français que par : « Ah! zut alors! »

L'éléphant, conduit par le cornac, arriva à son tour. Et ce fut cette bête intelligente, accoutumée à manœuvrer sous les ordres de son cornac, qui désagrégea les racines retenant le pied de l'énorme cadavre. Puis elle le roula dans la boue jusqu'à la berge opposée, à peu près à l'endroit d'où j'avais tiré.

Une heure plus tard les piroguiers, conduits par le deuxième trappeur, arrivèrent.

Dix hommes commencèrent alors le dépeçement du rhinocéros. La corne, dont l'extrémité était aiguisée légè-



IL AVAIT LES PIEDS DE DEVANT SUR LA BERGE...

rement en biseau au lieu d'être pointue, fut déracinée la première, puis la langue, les pieds, la queue et la vessie avec son contenu. Celle-ci, ficelée hermétiquement, fut introduite dans une touque en fer-blanc. Préparée sui-

vant certaine méthode, l'urine de cet animal facilite, dit-on, les efforts de la parturition! D'énormes tranches de venaison furent ensuite découpées et entassées sur de larges feuilles de teck. La chair chaude fumait dans la fraîcheur du sous-bois; elle répandait une odeur âcre et le sang coulait vers la boue de la rivière, transformant celle-ci en une réelle mare ensanglantée. Un homme avait allumé un grand feu. Les flammes éclairaient ce spectacle digne des temps de la préhistoire. La fatigue aidant, le cœur me manquait...

Je regardai ma montre. Il était cinq heures. On chargea l'éléphant, aussi boueux maintenant que l'était le rhinocéros. Le sang de la venaison coula par là-dessus. Les hommes emportèrent tout ce qu'ils purent avec des bambous de charge et l'on s'achemina vers la pirogue sur la rive du Mékok. Toutes ces charges réunies n'atteignaient pas quatre cents kilos. Il en restait encore davantage sur place, mais il fallait partir pour ne pas être surpris par la nuit.

Harassés, le Tiaou-Muong et moi, nous nous abandonnions aux mains des piroguiers qui étaient restés à la garde de l'embarcation. Ils nous délivrèrent des sangsues et des tiques récoltées en abondance quand nous avions rampé, et soignèrent nos écorchures. Une heure plus tard, nettoyés, changés et restaurés, nous dormions comme des plombs sur les nattes de l'embarcation.

Les hommes avaient eu le temps de construire un abri pour la nuit, de dormir et d'accomplir à l'aurore un voyage supplémentaire avec l'éléphant pour ramener le reste de la venaison, que je n'étais pas encore éveillé...

La valeur de la corne de ce pachyderme atteint aujourd'hui des prix tellement élevés que des fraudes sont constatées de temps à autre. Témoin cette histoire qui n'est nullement fantaisiste.

Avant de la narrer il me faut d'abord expliquer à quoi servent ces cornes.

La râpüre entre dans la préparation d'une drogue pharmaceutique dont la vertu aphrodisiaque est bien connue en Asie. Nous verrons dans les chapitres suivants que les cornes d'autres animaux ont une vertu analogue. Toujours est-il qu'en un tournemain on est *maou sané* ou ivre d'amour. Il n'est pas d'exemple qu'un *pho thaou*, c'est-à-dire un homme âgé, fût-il cacochyme, ne retrouve ses vingt ans sous l'effet de cette drogue et ne voie ses femmes lui octroyer chacune, neuf mois plus tard, un rejeton supplémentaire!

Ne souriez pas lecteurs! Je peux en parler en connaissance de cause, non pas que j'en aie jamais eu besoin à l'époque éloignée où je chassais au Laos; j'en ai seulement fait l'expérience pour les nécessités de ma documentation personnelle. Le résultat est parfait. Et même si je veux rester sincère jusqu'au bout, je suis obligé de confesser que je regrette bien aujourd'hui de n'avoir pas conservé ne fût-ce qu'un fragment de la corne de l'unique rhinocéros dont on vient de lire la chasse.

La scène se passe à X.... petite ville laotienne d'altitude moyenne.

« Le communiqué de Tartarin est-il enfin arrivé? »

« Non! le communiqué de Nemrod n'est pas encore arrivé. Mais notre collègue des P.T.T. a promis de l'apporter lui-même dès réception. Alors nous apprendrons que les rhinocéros ont été mis en pièces et nous vous confondrons. »

« Mille regrets, mon cher, je reste sceptique. »

« Et moi, anti-sceptique. »

« Voulez-vous parier? »

« Non, je ne veux pas parier. J'ai confiance dans notre héros national. Le prestige de la France coloniale devant les indigènes me suffit. »

Ce colloque, défaitiste d'un côté et patriotique de l'autre, s'échangeait un soir, à l'heure de l'apéritif, entre les deux premiers arrivés des membres du cercle de X..., divisés en deux camps rivaux à propos d'une chasse ou d'une pseudo-chasse au rhinocéros.

Un colon de l'endroit était parti à la poursuite d'un troupeau de rhinocéros après avoir avisé ses collègues du cercle qu'il les tiendrait par fil au courant de ses pérégrinations.

On avait souri à la ronde, car de mémoire de chasseur indochinois on n'avait jamais vu de rhinocéros dans cette plaine, encore moins de troupeaux.

Au cercle, certains membres avaient fait quelque crédit au chasseur. Celui-ci, en sa qualité de négociant, disposait de loisirs, car la crise secoue aussi rudement les coloniaux que les métropolitains. Et puis, sait-on jamais... Compte tenu de l'exagération, il pouvait revenir avec le trophée d'un rhinocéros et les sceptiques risquaient de devenir la risée des autres. Il n'en avait pas fallu davantage pour créer dans la bonne ville de X..., si calme d'habitude, deux camps qui discutaient âprement sur la bonne ou la mauvaise foi du chasseur.

« Ah! voilà les P.T.T. », s'écria tout à coup l'un des membres du cercle.

Pour la circonstance, le tout X... était là, depuis le résident de France jusqu'au plus modeste préposé des douanes, sans compter un hôte de marque, un prince laotien de passage. Je ne peux faire mieux que de reproduire la scène qui se passa telle qu'on me l'a écrite récemment avec des garanties absolues de sincérité.

« Pour ceux de vous qui n'étaient pas là ces temps derniers, dit l'aimable receveur, je récapitule impartialement les communiqués antérieurs de notre collègue : « Trouvé traces rhinocéros dans plaine. » — « En contact avec rhinocéros qui boivent à même les jarres. » —

Et voici maintenant le télégramme final : « Exterminé six rhinocéros dissimulés derrière les jarres. »

« Hourrah! crièrent d'une seule voix ceux qui étaient partisans de la thèse du succès. On a parié en bloc une caisse de champagne. Payez, messieurs les sceptiques... »

Voilà certes qui rompait la vie monotone et trop souvent cafardeuse des coloniaux de l'endroit.

« Pardon! répliquèrent ceux du camp opposé dirigé par un Agricola local. Nous voulons voir les cornes. »

Les passions étaient déchaînées. Jamais on n'avait vécu à X... une vie aussi délicieusement mouvementée. Il n'y a décidément que la chasse pour produire d'aussi heureux effets de brousse.

Quatre jours plus tard, le Nemrod victorieux rentrait chez lui et exhibait dans sa vitrine six superbes cornes de rhinocéros que l'on alla voir par délégation des parties adverses. Il n'y avait pas à dire, c'était bien des cornes de rhinocéros que le chasseur avait exposées. Il fallait remonter trois siècles en arrière pour trouver un haut fait cynégétique semblable.

Les sceptiques s'inclinèrent loyalement et ce soir-là le champagne coula à pleins bords dans les coupes des adversaires réconciliés.

Par fil, la nouvelle se répandit et bientôt tous les journaux de l'Indochine parlèrent de cet exploit inouï, sauf le *tiot may hêt lao*, c'est-à-dire le journal officiel du Laos, qui charme exclusivement ses lecteurs avec les mutations et les circulaires administratives... On parlait déjà de décerner au Nemrod la croix du « Million d'éléphants » du bon roi Sisavang-Vong de Luang-Prabang, puisqu'il n'y avait pas de croix du « Million de rhinocéros », quand survint le grand désenchantement.

La gloire du Nemrod avait été de courte durée. Il devint Tartarin irrévocablement. On apprit, en effet,

qu'avant son départ, il avait passé un contrat avec le pharmacien chinois de X... pour la vente de cornes de rhinocéros dans le délai d'un mois. Ces dernières avaient été correctement livrées contre des piastres métalliques, c'est-à-dire sonnantes et trébuchantes comme on dit dans notre petit Occident.

Avec des bénéfices copieux les six cornes avaient été envoyées à Haïphong et de là à Shanghai. A ce tarif astronomique, la marchandise valait la peine d'être expertisée de près. C'est ce que fit le dernier acheteur avant de payer. Il se trouva que le « céleste » expert de Shanghai, plus averti en sciences naturelles que les exportateurs successifs, conclut que s'il s'agissait bien de cornes de rhinocéros, celles-ci avaient été portées non par des rhinocéros d'Asie, mais par de méprisables rhinocéros d'Afrique dont la corne est sans vertu et l'espèce abondante.

Les cornes reprirent donc le chemin de X... et c'est alors que le champagne coula à nouveau au cercle, payé cette fois par le clan désenchanté.

Mais comment ces pachydermes africains avaient-ils bien pu s'y prendre pour venir finir leurs jours sous les balles d'un chasseur local ?

On eut vite la clef de la mystification. Ce n'étaient pas les rhinocéros africains qui avaient émigré en Extrême-Orient, mais seulement leurs cornes et cela par le truchement d'un grand magasin de Paris qui avait eu l'inspiration d'envoyer son catalogue en Indochine. A quatre-vingts francs pièce, on pouvait s'offrir une corne. Le colon s'en était offert une demi-douzaine. Après tout, les confrères en Saint Hubert d'Occident s'approvisionnent bien parfois dans les magasins. Il n'y avait donc pas de raison pour que le chasseur de X... n'en fit autant. Il était ainsi resté sur le plan de la plus pure orthodoxie cynégétique, mais il avait eu le tort d'en tirer un profit extra-

vagant. A ce seul et dernier point de vue, il était tombé dans l'hérésie.

« Ai-je ou non vendu des cornes de rhinocéros », argua le colon le jour où son client vint le menacer de se plaindre à qui de droit ?

Il n'y avait pas de tromperie sur la marchandise et le pharmacien dut garder ses cornes. En désespoir de cause, il essaya sur lui-même la vertu de la corne râpée du pachyderme africain. Qui sait, il n'y avait peut-être pas tant de différence que ça entre les deux espèces. En doublant la dose...

Un malheur n'arrive jamais seul. Les résultats de l'expérience furent contraires, on doit même ajouter désastreux. C'est du moins ce que dit la rumeur publique locale alimentée par la gent féminine, car si l'apothicaire était chinois et résigné, ses femmes étaient laotien-nes et... vexées.